

l'Humanité

Théâtre. C'est loin le « Bout du monde » ?

Publié le 29 avril 2017

<https://www.humanite.fr/culture-et-savoir/theatre/theatre-cest-loin-le-bout-du-monde>

Avec ses marionnettes Ézéquier Garcia-Romeu conduit le spectateur dans un univers inquiétant et rempli de questions sur le présent et le futur.

Champigneulle (Meurthe et Moselle). Envoyé spécial - Le dessus et le dessous. Deux mondes qui vivent en parallèle. Sans échange. Jusqu'à ce que... « Le Petit théâtre du bout du monde, opus 1 », imaginé, mis en scène et construit par Ézéquier Garcia-Romeu plonge le spectateur dans l'univers incertain, sombre et gris de quelque part sur la planète. Là où de toute façon il n'est pas certain que la misère soit plus supportable qu'ailleurs. Parce que sur la terre qu'il imagine, brutalisée par exemple par la pollution galopante des sacs en plastique, existe-t-il encore un espoir ?

La réponse est très floue. En alternance avec Issam Kadichi, le créateur de cette « performance poétique en cours d'invention et d'écriture » explique aussi que son petit théâtre « met en scène une série de personnages dont les portraits nous ressemblent étrangement ».

Pour certains oui. Telles ces marionnettes qui s'animent à tour de rôle, manipulées en toute discrétion, se déployant parfois jusqu'à chuter sans espoir de rédemption. Toutes à la surface de cet univers d'un sous sol encombré d'objets hétéroclites, de mannequins comme inachevés, conservés dans la pénombre.

Pour d'autres non. Comme cet animal aux yeux lumineux, sorte de fouine ou de créature mutante, joliment velue, enfilée comme un gant sur la main du manipulateur avec qui elle dialogue. Animal curieux qui s'interroge, amusé parfois, sur la vie et la solitude des créatures qui l'entourent.

Ce « petit théâtre » dont le second opus est déjà en chantier pour la saison prochaine, et qui devrait intégrer une bonne part de nouvelles technologies interactives, fait déjà intervenir le public. Au travers de moyens du siècle passé. Comme un téléphone à cordon avec lequel le manipulateur appelle le premier spectateur qui veut bien décrocher pour lui demander alors de manipuler tel ou tel filin, qui fera descendre par exemple une ampoule faiblement lumineuse plus près de l'aire de jeu.

Présenté dans le cadre de la 7e édition des rencontres internationales Géo-Condé, dans la région de Nancy, un « festival de l'imaginaire et de l'inventivité » selon Philippe Sidre, le directeur du Théâtre Gérard Philipe de Frouard, cet opus 1 invite bien à côtoyer des mondes

parallèles. Avec de « drôles de gens (...) qui passent leur temps à attendre que ce temps passe » note Ézéquier Garcia-Romeu.

Dans cette atmosphère mélancolique pimentée d'une ambiance sonore à l'unisson (créations de Samuel Sérandour), ce spectacle, qui réserve d'autres surprises, en dit décidément beaucoup, même s'il demeure définitivement sans parole.

Cette édition des dix ans du Festival Géo Condé, du 21 au 29 avril, a proposé 22 spectacles différents avec des compagnies de France, mais aussi d'Allemagne, de Russie et d'Italie qui ont donné 40 représentations.

Gérald Rossi

Le monde du théâtre à Brno 2018 : Le monde entier veut être un Opus, ou Le petit théâtre du bout du monde

Publié le 29 octobre 2018

<https://krith.phil.muni.cz/festivaly/divadelni-svet-brno-2018-cely-svet-chce-byti-opusem-aneb-male-divadlo-z-konce-sveta>

Le théâtre de marionnettes imaginatif et singulier de la compagnie du Théâtre de la Massue (Ézéquier Garcia-Romeu) surprend avec une pièce mystérieuse et empreinte d'un humour subtil. Ce spectacle a été créé et mis en scène par Ézéquier Garcia-Romeu. Invité à pénétrer dans l'univers poétique de marionnettes actionnées par des boutons, le public a pu apprécier une mécanique aussi charmante que divertissante, se passant totalement de paroles.

Une petite structure érigée sur la scène de théâtre du MdB a servi de cadre à une pièce très créative intitulée « Opus I », qui, à mon avis, a captivé les spectateurs, petits et grands. En entrant sur scène, le spectateur pouvait s'asseoir où bon lui semblait autour d'une petite structure à deux étages, à côté de laquelle se dressaient d'imposants bancs blancs, et autour desquels on pouvait circuler librement. La structure, composée de deux parties – une estrade supérieure et une loge –, formait deux micro-univers superposés. Sur la scène supérieure étaient assises des marionnettes d'environ un demi-mètre représentant une vieille grand-mère avec un foulard noir sur la tête et un grand-père vêtu d'un manteau marron et d'un béret. D'autres marionnettes incarnaient une femme élégante coiffée d'un petit chapeau et un homme vêtu d'un manteau de voyage clair. La maisonnette en bois située sous la scène, ressemblant à une cabane, entourée de fenêtres et remplie d'accessoires les plus divers, est devenue l'espace scénique principal, car c'est précisément là que se trouvait le moteur de ce petit monde.

Au rez-de-chaussée, un personnage gît immobile sur le sol, le visage recouvert d'une marionnette sombre. Après quelques sons sombres et bourdonnants, il commence à se soulever du sol. La figurine prend vie : de longues mains et jambes claires, une tête sombre et un petit corps. Le marionnettiste allume les yeux du petit bonhomme ; ces petites lumières bleues sont les seules choses qui brillent sur son petit visage sombre. Ensemble, ils scrutent la coulisse ; le marionnettiste tourne la tête de sa marionnette, puis c'est l'inverse qui se produit. Ils explorent l'espace, actionnent les boutons de l'appareil en bois, allument et éteignent les lumières aux deux étages. Par sa créativité, ce petit théâtre rappelle le jeu Samorost, et par son apparence, la marionnette évoque le personnage de « Neuf » (film d'animation N° 9).

La poésie du mouvement s'allie à la créativité et à l'ingéniosité de l'intrigue. « Monkey » — nom de la marionnette révélé par Romeu après le spectacle — a téléphoné, en pleine représentation, à l'autre marionnettiste qui se tenait à côté de la maison. Au cours de la pièce, il a ouvert la porte pour inviter une jeune spectatrice à entrer ; il lui a servi du thé et l'a laissée repartir avec une lettre, qu'elle devait déposer dans la boîte aux lettres située sur la scène supérieure. C'était comme s'il reliait le monde d'en haut à celui d'en bas. La lettre a été réceptionnée par une femme coiffée d'un chapeau, sur la scène supérieure. L'homme qui attendait avec des valises en était l'expéditeur ; il a ensuite été rapproché de la femme en traversant une planche étroite. Toutefois, il ne parvient pas à l'atteindre directement, ce qui crée un sentiment de distance entre eux. Soudain, après une manipulation excessive des commandes, les deux acteurs principaux font sauter les plombs et la scène entière sombre dans l'obscurité. Monkey gère vaillamment cette situation artificielle grâce à un tuyau factice passé par la fenêtre de la maison jusqu'à un autre spectateur. La femme a remédié à la panne d'électricité fictive en pédalant quelques instants sur un vélo d'appartement situé derrière les bancs, sur le côté droit de la scène. Grâce à ces moments empreints d'un humour magique, le spectacle offrait une sensation de proximité et une dimension légèrement interactive.

La représentation était accompagnée de plusieurs sons et mélodies récurrents, tels que le grattement rythmé et lent d'une guitare, le son d'un disque de gramophone et le bourdonnement d'un téléviseur. Tous ces rythmes, ainsi que les changements d'éclairage et les légers mouvements de grandes marionnettes, structuraient et faisaient progresser l'intrigue. Le chant des oiseaux, quant à lui, marquait la frontière entre l'extérieur et l'intérieur imaginaires. Une étrange machine, dotée d'une hélice unique et de nombreux haut-parleurs, survolait la partie supérieure de la scène en diffusant le bruit d'un hélicoptère. L'univers des marionnettes était mis en lumière par divers éclairages et lampes. La pénombre créait une atmosphère agréable et intime, permettant de percevoir jusqu'aux gestes ou aux sons les plus subtils.

La thématique du spectacle s'inspirait de séquences sonores diffusées en anglais pendant la représentation, constituées de trois extraits du journal *Le Monde* datant de 2014-2015. Pendant leur diffusion, la marionnette en scène se tenait le menton d'un air pensif, réagissant ainsi aux textes émanant d'une petite radio ancienne. Toutefois, le personnage de Monkey ne leur prêtait guère attention et, au bout d'un moment, se mettait à appuyer sur des boutons ou à explorer l'espace environnant. Les titres de ces extraits étaient les suivants : « Nouvelle ère, nouvel art », « Des chercheurs du monde entier inventent les toilettes du futur » et « Extinction ». Chacun de ces articles, ainsi que sa signification ou l'inspiration qu'il suscitait, mériterait sans doute une analyse plus approfondie. L'image d'une marionnette masculine assise sur des toilettes, un journal à la main, était celle qui s'accordait le mieux avec ces thèmes. Peut-être lisait-elle le fameux numéro du *Monde* ou attirait-elle l'attention sur ces nouvelles toilettes du futur ? Quoi qu'il en soit, la scène a suscité le rire du public. Dans ce type de théâtre de marionnettes, j'apprécie que les spectateurs puissent comprendre sans mots, participer à la représentation ou simplement découvrir le sens des actions qui se déroulent sous leurs yeux.

Katerina Hrnčiarová